1789

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

3/6

Lof.

M. 5/6 in the
wrong place

DC141
N53/27

LE COUP D'ÉQUINOXE

D'OCTOBRE 1789.

LETTRE de Monſieur P....., de Paris, à Monſieur M....., ſon Ami, Négociant à Nantes.

Paris 12 Octobre 1789.

OH! qui pourra vous peindre dignement, mon ami, l'étrange ſcene, la ſeconde révolution, le coup d'Equinoxe qui vient de ſe paſſer en vingt-quatre heures! S'il eſt quelqu'un qui doive s'emparer de cette tâche, c'eſt ſans doute celui qui l'a prédit, qui l'a décrit, qui l'a imprimé depuis quinze jours, m'y voici. Aux projets du 14 Juillet avoient ſuccédé, depuis lors, les plans d'une Ariſtocratie ſourde & conſtitutionnelle qui nous alloit conduire, ſans nous en appercevoir, dans les horreurs d'une guerre civile la plus affreuſe. La R..... M....., les Dames de F....., les Evêques, l'Archevêque de B....., Madame la Comteſſe de Grammont, M. le Duc de Guiche, le Marquis de Cubieres, étoient à la tête de l'infame complot. Une majorité déſaſtreuſe dans l'Aſſemblée nationale, dont 400 Membres égarés, ſous le prétexte de conſerver à la Monarchie une grande force, a rendu l'exploſion néceſſaire de la part de la minorité; l'affaire des penſions, l'affaire des biens du Clergé, tout avoit pouſſé les eſprits aux dernieres extrêmités. Il s'agiſſoit de faire aller le Roi à Metz, de le faire jetter entre les bras de ſon Armée; de fomenter

une cabale qui proclamât le Duc d'Orléans, Protecteur ou Régent, & Mirabeau, Maire, afin d'avoir un prétexte pour reconquérir la France, & de la dominer ensuite, comme Henri, & par droit de conquête & par droit de naissance. Le Roi, heureusement pour nous, n'étoit pour rien dans le projet, & la bonté de son cœur nous a sauvés tous en se sauvant lui-même. Le Génie tutélaire, qui veille à nos destinées, avoit répandu sur nos ennemis cet esprit d'imprudence & d'erreur, funeste avant-coureur de la chûte des Tyrans. D'Estaing étoit à la tête de la Milice de Versailles, ses Officiers étoient des Commis de Bureaux, on étoit donc bien sûr de ces illustres camarades. Le Régiment de Flandres, celui de l'Armée, sur lequel on comptoit le plus, étoit arrivé. Plus de deux mille Gentillâtres, Chevaliers de Saint-Louis, &c. étoient inscrits comme supplément aux Gardes-du-Corps. L'orgie qui eut lieu Jeudi au repas de Corps a tout dévoilé, & dans le fait, quelques bouteilles de vin de Champagne & une chanson à boire, ont préparé cette fois-ci la même révolution qu'avoient préparé, il y a deux mois, les saucissons donnés aux Gardes-Françaises déserteurs dans le Palais-Royal.

La feuille intitulée : *Courrier de Versailles*, a opéré la fermentation des esprits, en apprenant au public, Vendredi, l'histoire de la cocarde noire, substituée à la cocarde nationale ; elle a suivi le période de toutes les impulsions politiques, un jour pour se répandre, un deuxieme jour pour délibérer, & un troisieme pour agir. La cherté du pain, l'horrible aristocratie des Patrouilles nationales commandées par des gens riches, conséquemment des v...es, tout à merveilleusement contribué à développer l'énergie du peuple & à lui faire faire ce dernier saut de tremplain.

Dimanche, à la revue générale, aux Champs-Elisées, quelques cocardes noires eurent l'insolence de se présenter ; elles furent arrachées d'une maniere effrayante pour les porteurs. Des grouppes immenses se forment dans tous les quartiers de Paris. Les Patrouilles cette

Eh bien ! Général ; nous les battrons ; nous leur apprendrons à méprifer la cocarde nationale.

Mais s'ils tirent fur nous, & fi nous leur répondons ; favez-vous que c'eft là de la guerre civile.

Eh bien ! va pour la guerre civile. Marche.

Voila le dialogue du Général, & la fin fublime du héros, qui fent qu'il n'y a plus à raifonner, & qui fait partager une infurrection pour l'arrêter à props, ou la diriger.

A minuit on arrive ; le Roi fait battre la générale pour réunir à lui, au Château, l'Affemblée nationale. Les Députés arrivent, pêle-mêle, en bonnets de nuit, en robe de chambre. Il fanctionne le décret des grains ; il ne veut pas fe féparer de l'Affemblée nationale, il ne fait qu'un avec elle.

Les Gardes-du-Corps font difperfés, l'armée nationale prend leur hôtel, leurs écuries, leurs chevaux, les cafernes ; on va fe repofer, fe fécher un moment pour fe préparer au lendemain, après avoir préalablement affuré tous les poftes.

A fix heures du matin, le peuple & les femmes affiégent le Château. Les cinquante Gardes-du-Corps reftés à leur pofte, font réfiftance : deux font tués fur la place, le peuple fe jette dans l'appartement de la Reine, pour les mettre en pièces, elle fe jette en chemife dans l'appartement du Roi, entourée de M. de la Fayette & de nombre de Députés, & fur-tout montrant le plus grand fang-froid & le plus grand courage.

Le peuple remplit la galerie & les cours, peu-à-peu tout fe calme, les Grenadiers des Gardes-Françaifes font des fentinelles, la Milice Nationale prend des Gardes ; pendant ce temps on coupe la tête aux deux cadavres, & on les envoie à Paris.

Le peuple, allant & venant, infulte un Garde-du-Corps fur l'efcalier de marbre, il lâche fon coup de piftolet, tue un homme, & eft auffitôt mis en pièces ; le fang, la cervelle font fur l'efcalier du Roi.

La fureur du peuple s'allume ; on va s'emparer de tous les Gardes qui font détachés dans diverfes ftations ;

ils se rendent sans résistance, on les met aux meilleures casernes des Gardes-Françaises, sur la place d'armes; on veut les pendre, au nombre de dix-sept; les Grenadiers les sauvent & les gardent prisonniers.

Les 30 Gardes-du-Corps restans se retirent dans leur dernier retranchement, l'antichambre du Roi, l'œil de bœuf pour y périr, au poste d'honneur.

La porte de l'œil de bœuf saute à coups de haches, M. de la Fayette étoit chez le Roi, il se précipite au-devant des furieux: f....., Messieurs, qu'est-ce que c'est que tout ceci veut dire? Avez-vous oublié la parole d'honneur que vous m'avez donnée, que l'appartement du Roi seroit sauvé? Si vous voulez aller plus loin, égorgez votre Général. Retirez-vous, on vous aurez à faire à moi! Cette éloquence du moment, cet ordre du désespoir a produit sur les furieux, l'effet de la tête du monstre; ils ont reculé de terreur, ils ont établi des gardes, des sentinelles, & les 30 Gardes-du-Corps ont été sauvés.

Alors le jeune Général a paru sur le balcon avec le Roi. Messieurs le Roi vous prie de pardonner tout. Ses Gardes sont désormais la Nation. C'est vous qui en répondez. Il ne veut plus se séparer de vous. Il vient vivre à Paris, avec sa femme & ses enfans. Haut les armes! Feu. Alors 50 mille coups de fusils, & 40 coups de canons annoncent à onze heures cette étonnante trêve. L'explosion fut telle, que l'Assemblée Nationale sortit de la salle, croyant que le Château sautoit en l'air. Alors les bandoulières des Gardes-du-Corps, & les bonnets des Grenadiers sautant en l'air, on s'embrasse, on danse, les prisonniers sont délivrés. Les cocardes sont changées, & le délire le plus tumultueux succède aux scènes les plus alarmantes. Le Régiment de Flandres, & la Garde Bourgeoise de Versailles, s'étoient incorporées dès la nuit aux Troupes Nationales de Paris.

Les Poissardes envoyèrent la plus jeune & la plus jolie d'entr'elles, *Louise Chably*, en députation au Roi, pour lui parler de paix. S. M. lui fit une réponse ver-

fois ; respectent l'animal qui peut les dévorer, & laissent tranquillement le peuple causer de ses affaires.

Lundi, le peuple court les rues, armé de bâtons, de piques, le tocsin sonne, les districts s'assemblent ; les quatre districts du Fauxbourg Saint-Antoine, ceux de la Halle, les Volontaires de la Bastille, marchent à la Greve. Un Détachement de quatre mille femmes marche à Versailles dès le matin, traînant à bras les canons argentés du Roi de Siam, qui étoit au garde-meuble, vomissant des torrens d'imprécations contre la Reine & les aristocrates, & mêlant de temps à autre des traits sublimes d'éloquence Lacédémonienne aux propos les plus dégoûtans.

Pendant ce temps, la lanterne se décroche, la poulie se graisse, la corde s'apprête, & les noms de mille victimes frappent les oreilles, on veut la Reine, on veut des Prêtres, on veut les traîtres, on veut les Gardes-du-corps, on veut M. Bailly, M. de la Fayette ; les Représentans de la Commune, horriblement insultés depuis quelques jours par un M. Marat, auteur d'une feuille incendiaire, nommé l'ami du peuple, se sauvent ; l'hôtel-de-ville est assailli, pillé, dévasté, 100 sacs y sont volés à la caisse. Nous sommes dans les convulsions du désespoir, la famine, le pillage sont à nos portes pour le lendemain ; plus de point central, plus de chef, la troupe soldée fait la loi dans tous les districts. Un coup affreux ajoute à l'horreur de notre position ; & les hommes & les éléments semblent également conjurés pour nous perdre.

A 2 heures, le Peuple, la Garde, quelques Districts, tout veut se mettre en route pour Versailles, afin de déloger le Régiment de Flandres, les Gardes-du Corps, massacrer la Reine, & amener le Roi à Paris, avec le Dauphin. On veut cependant avoir un Chef. M. de la Fayette résiste deux heures ; à la fin on le jette sur son cheval, on le tire par la bride.

On lui fait faire les premiers pas entre un pistolet & un sabre ; l'armée s'ébranle, les Districts suivent successivement, & trois colonnes, formant ensemble 15 mille hommes, avec 32 pieces de canons, accompa-

gnées d'un peuple immenſe, débouchent ſur Verſailles, par Seve, par Saint-Cloud & par Vaugirard.

Les flots de boue & les flots de pluye, rien n'arrête leur marche ; il étoit ſept heures du ſoir ; le bruit du vent ſe mêloit au ſilence de la nuit, & les flambeaux qui l'éclairoient, ſervoient à la rendre plus ſombre.

Nous rentrons chez nous la mort dans l'ame, le déſeſpoir dans les yeux : que va-t-il arriver dans cette nuit ? Perſonne ne ferme l'œil.

Les femmes arrivent les premieres, à quatre heures du ſoir. Le Roi, inſtruit de l'inſurrection, rentre de la chaſſe à toute bride. Deux mille chevaux ſont prêts ; on lui propoſe de ſe porter ſur Rambouillet ; il refuſe.

La Milice nationale, les Suiſſes, les Gardes-du-Corps, Flandres, font le bataillon carré ſur la place d'armes.

Les femmes avoient été à l'Aſſemblée nationale, dont la ſéance duroit encore ; leur députation n'y dit que le mot, *du pain* ; on fait, tant bien que mal, un décret pour la paix.

Quelques propos indiſcrets, des menaces, &c. font tirer quelques coups de piſtolets aux Gardes-du-Corps. Une femme eſt tuée, un Garde-du-Corps a le bras caſſé d'un coup de fuſil, Flandres ſe diſperſe, la Milice nationale s'en va. Les Gardes-du-Corps, au nombre de trois cents, ſe replient, cinquante dans les poſtes des appartements, & deux cents cinquante au grand Trianon.

A dix heures, arrivé au pont de Seves, M. de la Fayette y fait faire halte, puis ſe retournant vers les Grenadiers ſoldés, vers les Gardes prétoriennes. Eh bien ! Camarades, nous allons à Verſailles.

Oui, Général, à Verſailles.

Vous ſavez ce que nous allons faire à Verſailles.

Oui, Général, oui, oui, nous ſavons, nous allons, nous devons aller à Verſailles.

Eh bien ! nous allons y trouver Flandres, les Suiſſes, les Gardes, la Prévoté.

bale, pleine de beauté, & l'embraſſa. Ses commettans crurent qu'elle avoit reçu de l'argent, & vouloient la pendre. Elles détachèrent des Commiſſaires, pour retourner avec elle; le Roi leur donna la même réponſe, & par écrit. Alors il écrivit à l'Aſſemblée Nationale une lettre qui arrache les larmes des yeux. Il la finiſſoit en leur annonçant qu'il alloit faire préparer le lieu de leur ſéance à Paris.

Le reſte du temps, juſqu'à une heure, fut employé aux préparatifs du départ, & à faire filer de l'avant les troupes qui devoient compoſer le cortège royal. Le ſpectacle qu'offroit alors Verſailles, eſt unique dans les annales du monde; 50 mille hommes ſous les armes, des canons, des charriots, des charrettes de pain, des femmes hurlant de plaiſir; tout homme ſenſible fondant en larmes, des arbres entiers déracinés & traînés ſur des charrettes de munition; tout préſentoit le tableau de la Fronde.

A une heure on ſe met en marche: j'étois à la grille de Verſailles. J'ai vu dans toute ſa beauté la douleur profonde & noble de ces malheureux Gardes-du-corps, ſauvés tout à l'heure de la mort. Leurs yeux éteints, leur figure plombée, la couleur du déſeſpoir qu'aucun peintre ne pourra imiter. O! Raphaël, où étois-tu? Et toi! Rouſſeau, qu'auroit crié ton ame de feu, en voyant ces malheureux ſoutenus par les bras, par deux gardes bourgeoiſes, traînés à pied dans la fange, ayant 24 heures de pluie ſur le corps, ſans ſommeil & ſans nourriture, & ayant à ſuivre une proceſſion de 7 heures; ſemblables à ces Rois vaincus que traînoit Lentulus, & pluſieurs d'entr'eux étoient ſexagénaires.

Oh! vous, ames ſenſibles, qu'auriez-vous dit, en voyant le Roi, ſes enfans, toute ſa maiſon, fuyant à Paris, dans 40 voitures, au milieu de 40000 hommes; le déſordre des chevelures; ce Verſailles, jadis ſi brillant, aujourd'hui nud & déſert: des torrens d'eau ajoutoient à l'horreur de cette cérémonie lugubre.

A huit heures, le Roi eſt arrivé à Paris, au milieu d'une foule innombrable. Il a été un inſtant à l'Hôtel-

de-ville ; & il eſt revenu à dix heures prendre poſſeſſion de ſon appartement aux Thuileries.

MONSIEUR eſt allé au Luxembourg.

Le ſouper a été fort gai.

La Reine a entendu des vérités horribles tout le long de la route : c'eſt la ſeule peine qu'on tirera de ſes inconſéquences.

Le Duc de Guiche eſt parti pour l'Italie.

Le Roi a accepté purement & ſimplement les articles de la Conſtitution & de la déclaration des Droits.

L'Aſſemblée Nationale a ſanctionné, ou, pour mieux dire, porté le décret de M. Necker, pour la taxe, &c.

C'eſt aujourd'hui qu'on demande les biens du Clergé, & qu'on ſe diſpoſe à le mettre à la porte, ainſi que l'excédent de la Nobleſſe, qui ſe trouve-là : garre donc à d'Eſprémenil & Maury ; la fureur du Peuple n'en veut aujourd'hui qu'aux Calottins.

Les ſentimens que fait naître cette révolution, ſont de mille eſpèces. Je me réſerve à vous faire part demain de mes réflexions. Un Roi priſonnier, l'aſyle de la Royauté violé, ſont de grands malheurs ſans doute ; mais l'Ariſtocratie étouffée dans ſon dernier repaire, efface tous les autres maux. Il n'y a plus aujourd'hui que les impreſſions données en Province, par les Nobles & les Prêtres, qui nous effraient. Il faut inonder les campagnes de Bulletins, donner à celui-ci toute la publicité que vous voudrez. Je vous y autoriſe ; vous y joindrez mes réflexions, & vous conviendrez avec moi qu'en tout ceci, la ſomme des biens excède celle des maux, & tout me porte à croire que l'hiver prochain ſera un ſiècle d'or.

Je ſuis, &c.

de-ville ; & i
ſion de ſon a

MONSIEUR

Le ſouper :

La Reine a
de la route : (
inconſéquences.

Le Duc de

Le Roi a acc
de la Conſtituti

L'Aſſemblée
dire, porté le d

C'eſt aujourd'l
& qu'on ſe diſp
l'excédent de la
à d'Eſprémenil &
aujourd'hui qu'a

Les ſentimens
de mille eſpèces.
de mes réflexion
Royauté violé, l
mais l'Ariſtocrati
efface tous les a
que les impreſſion
& les Prêtres, q
campagnes de Bu
publicité que vous
y joindrez mes ré
moi qu'en tout ce
des maux, & tout
chain ſera un ſièc

Je ſuis, &c.